

Ils rêvaient de leur métier : aujourd'hui, le rêve est loin de la réalité

Médecin, game designer, journaliste, comédien, photographe, tous ont rêvé leur avenir. Mais le prestige de leur profession recouvre un quotidien assez éloigné de l'image d'Epinal.

Le Monde | 26.03.2018 à 18h00 • Mis à jour le 26.03.2018 à 20h01 | Par Adeline Farge



Lors d'un vol Toulouse-Paris, Beltran s'est retrouvé scotché par une publicité sur la filière des cadets d'Air France. Passionné par les avions depuis une invitation au poste de pilotage par un commandant de bord à l'âge de 8 ans, cet ancien ingénieur aéronautique n'a pas hésité avant de se porter candidat, malgré une absence d'heures de vol au compteur. *« J'ai toujours été subjugué par les technologies de l'aviation et le fait que l'homme puisse voler mais je me suis auto-bridé. Aucun de mes parents ne travaillait dans une compagnie aérienne, je ne connaissais pas les voies d'accès à la profession. Il aurait fallu financer une formation privée de pilote de ligne très onéreuse. Etant boursier, cela n'était pas envisageable. »*

Après une formation sélective et exigeante, il a enfin pu piloter un A320 et endosser un uniforme qui continue d'émerveiller. Pilote, photographe, game designer, comédien, journaliste, médecin... Ces univers professionnels ont pour point commun de faire briller les mirettes. Mais derrière l'image d'Epinal, se cachent souvent des rémunérations au ras des pâquerettes, des pressions au travail, une concurrence féroce. L'envers du décor peut être source de profondes désillusions.

Tout petit, Damien passait tout son temps libre avec une console dans les mains au grand dam de ses parents. Des centaines d'heures à écumer un même jeu qui lui ont appris à en décrypter la mécanique et à imaginer des manières de les améliorer. *« Les jeux vidéo m'offraient une évasion vers des mondes virtuels, je n'avais pas imaginé qu'en créer était une profession. Alors, quand il y a cinq ans, une entreprise m'a proposé de signer un contrat à durée indéterminée de game designer, je me suis plus focalisé sur le métier du game design que sur le droit du travail. »*

« Surinvestissement »

Entre des propos déplacés de managers, des mises au pilori en réunion, des mises au placard et

une charge de travail éreintante, il n'a pas tardé à découvrir sur le terrain les dérives d'une industrie applaudie pour sa croissance à deux chiffres. Sur sa fiche de paie, 1 400 euros net, et des heures supplémentaires non rémunérées car « volontaires ».

« **POUSSÉES PAR LE DÉSIR D'ACCOMPLIR LEUR PASSION, LES PERSONNES SONT PRÊTES À ACCEPTER DES CONDITIONS DE TRAVAIL QUI PARAÎTRAIENT INACCEPTABLES AILLEURS.** »
NATHALIE LEROUX,
COAUTEURE DU TRAVAIL PASSIONNÉ.
L'ENGAGEMENT ARTISTIQUE, SPORTIF OU POLITIQUE

S'estimant chanceux de se réaliser dans une activité qu'ils affectionnent, les salariés peuvent y consacrer toutes leurs heures sans jamais compter, quitte à tirer un trait sur leur vie privée. Baptiste, 32 ans, se voue corps et âme à sa vocation : soigner. Dans son cabinet médical situé dans la région Midi-Pyrénées, le médecin généraliste n'enchaîne pas moins de quarante consultations chaque jour : « *C'est un crève-cœur de rentrer dans une automaticité et de réduire les plages de consultations pour éviter que les gens râlent dans la salle d'attente. On s'imagine qu'on réussira à soigner tout le monde mais il y a toujours des personnes malades. C'est le tonneau des Danaïdes.* »

Confronté à la souffrance onze longues heures par jour, Baptiste a intégré un groupe de parole pour partager ses difficultés avec des confrères. « *Poussées par le désir d'accomplir leur passion, les personnes sont prêtes à accepter des conditions de travail qui paraîtraient inacceptables ailleurs. (...) Ce surinvestissement a des effets délétères sur la santé, avec des risques de burn-out* », prévient Nathalie Leroux, coauteure du *Travail passionné. L'engagement artistique, sportif ou politique* (Erès, 2015).

Perte de sens

Dans les métiers artistiques, où les places sont très prisées, la sélection à l'entrée repose sur des pratiques parfois douteuses. Michaël, photographe, se souvient encore de ses débuts dans l'univers de la mode, dont il s'est empressé de s'éloigner. Lorsqu'il débarquait dans des agences de mode, il était invité à prouver son talent en réalisant des premières séances de shootings gracieusement. Si les images répondaient aux desiderata, il lui restait la vague promesse d'être rappelé. « *Si la série de photos ne plaît pas, elle n'est pas payée. Les photographes doivent cadrer leur créativité avec les standards esthétiques imposés et proposer des prestations pour presque rien* », raconte-t-il.

Comédien, Paul est aussi abonné aux projets à l'œil. En se lançant dans le théâtre après son école d'ingénieurs, sa carrière a pris un virage à 180 degrés. Loin de grimper sur les planches chaque soir, il passe ses journées à éplucher les annonces de casting à la recherche de rôles rémunérés. Pour faire bouillir la marmite, ce Parisien donne des cours particuliers. « *Le théâtre ne rapporte pas du tout. Les offres de casting les plus intéressantes ne sont accessibles que par les agents. Parfois, je dois accepter des rôles dans lesquels je ne me retrouve pas vraiment.* »

Une perte de sens au travail qui a poussé Marion à claquer la porte du journalisme. « *C'est difficile d'admettre qu'on n'a plus envie d'aller travailler alors qu'on a adoré son métier. Mais je ne voulais plus continuer à fouiller dans l'intimité des gens et à traiter des faits divers qui n'apportent rien aux lecteurs. La profession ne correspondait plus à mes valeurs.* » Désormais, à 30 ans, elle a repris le chemin de l'école et se prépare à la profession de kinésithérapeute.

Pour François Baumann, médecin et auteur de *Le Brown-out. Quand le travail n'a plus aucun sens* (Josette Lyon, 165 pages, 13 euros), « *se sentir prédestiné pour son métier est une source de déceptions. Les passionnés ont investi toute leur vie pour y accéder et courent après un idéal qu'ils ne pourront pas atteindre* ».

Un pari réussi pour le photographe Pierre Morel

Bercé dans une famille d'artiste – un papa architecte, une maman artiste peintre –, Pierre Morel, originaire d'un village près de Grenoble (Isère), a eu très jeune le goût de la création. Dès l'âge de 15 ans, le voilà avec un appareil photo entre les mains. Celui-ci a été le moyen pour lui de raconter le monde sous toutes ses facettes et de faire vivre son militantisme. « *La photographie n'est pas une passion qu'on cultive en solitaire. Il faut être en éveil permanent, rencontrer des confrères.* »

Des manifestations altermondialistes, des rencontres avec des jongleurs, une campagne

présidentielle... Tout naturellement, il s'est tourné vers le photojournalisme. Grâce à trois de ses photos, Pierre Morel a été sélectionné en 2007 à un concours qui lui a permis d'acquérir du matériel et de suivre une formation dans une école, l'EMI-CFD, à Paris. Après sa sortie, à 20 ans, il a enchaîné les petits contrats pendant quatre ans.

Aujourd'hui, à 30 ans, il cumule pas moins de 22 employeurs. Communication pour des entreprises et des collectivités, reportages, mais aussi photos de mariage pour particuliers... Ce touche-à-tout réussit à vivre de sa passion. « *Le plus compliqué est de nouer des relations de confiance sur le long terme. Il faut rester en quête de nouvelles collaborations, bien s'entourer, mais aussi ne pas casser ses prix pour rester crédible.* »